Ami du Clergé du 24 avril 1947

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du Dimanche. — XXX. *4e Dimanche après Pâques :* Les adieux du Sauveur, 169.

Causeries sur la Messe. — XIV. Les offrandes à l'offertoire, 170.

Retraite pour renouvellement des promesses du baptême. — *2e jour :* V. La confirmation, 172 ; — VI. La mortification, 172.

Panégyrique de Ste Jeanne d'Arc. — Ressemblance entre sa vie et celle du Christ, 173.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXX

4e Dimanche après Pâques

LES ADIEUX DU SAUVEUR

Mes frères,

Quand des amis vont se séparer pour une longue absence ils se disent adieu, font quelques pas, reviennent, multiplient leurs recommandations, se font des promesses, rappellent leurs souvenirs, s'engagent à ne pas s'oublier, à compenser, par des lettres fréquentes, la solitude imposée par la distance. C'est ce que fait N.-S. en ce discours qui termine la dernière cène et que l'Eglise nous fait relire en ce dimanche tout proche de celui qui nous mènera au jour de l'Ascension, c'est-à-dire : du grand départ.

N.-S. devait partir ; il le savait ; il voulait y préparer ses Apôtres. Il savait que le fait de leur en parler provoquerait une peine qu'il ne pouvait leur épargner. Il met une délicatesse extrême à les préparer à cette échéance prochaine, ne leur cache pas la vérité : il faut qu'il s'en aille, et les persécutions s'abattront sur eux ; c'est le côté austère de l'adieu ; mais il leur prépare en retour de singulières consolations ; c'est l'adoucissement voulu. Il les voit tristes et il veut atténuer leur chagrin.

Suivons-le sous ce double aspect, et voyons comment il a tenu parole.

I. — *Tristesse des Apôtres*

La chose se comprend. Toutes les séparations d'ici-bas meurtrissent le cœur. Elles sont une image de la grande et dernière séparation : « Partir, c'est mourir un peu. » Mais si nous, tous mortels et imparfaits que nous sommes, sentons vivement cette tristesse, alors que nos affections d'ici-bas sont fugitives et superficielles, que dire de celle qui unissait les Apôtres à leur Maître ? Ne peut-on pas croire que celui qui, dans la suite des siècles, provoquera des attachements qui feront, pour le suivre, abandonner les êtres les plus chers, avait donné à ses Apôtres, précurseurs de ces renoncements sublimes, une affection profonde qui leur tenait au plus intime de l'âme ? Pour eux Jésus était tout, et ils allaient le perdre ! Sans doute il leur avait laissé entendre plusieurs fois que cette perspective devait leur être perpétuellement présente : il n'était pas venu pour rester. Dieu l'avait seulement prêté à la terre. Mais c'était pour plus tard ! On avait le temps de voir. En attendant il était là. Et voici qu'il annonce clairement que c'est pour bientôt. Aussi, lui qui voit tout, s'aperçoit-il qu'à la seule pensée d'une séparation entrevue et prochaine « la tristesse emplit leur cœur ».

Il y avait autre chose. La persécution les menaçait. Autre souffrance, non pas peut-être tant pour elle-même, puisque plus tard ils la braveront et pour l'amour de leur Maître iront au devant des tourments ; mais souffrir avec lui, c'eut été facile ! Or, voici que la souffrance les menace, quand il ne sera plus là. C'est cela surtout qui les effraie.

Il ne retire rien pourtant de ses paroles : « Je vous dis la vérité », ajoute-t-il. Il n'y a donc plus moyen d'hésiter. La double peine est là : il faut l'envisager telle qu'elle est. Le calice, il faudra qu'eux aussi le boivent.

II. — *Que leur donnera-t-il comme compensation ?*

D'abord, son départ n'est pas un abandon ; il « va leur préparer une place, » car le royaume où il monte, son Père a résolu de le leur donner, et loin de croire que cette détermination puisse être modifiée par son propre éloignement, c'est au contraire pour la préciser qu'il s'en va, et leur laisser le temps de s'y préparer. « Vous ne serez donc pas comme des orphelins parce que je vous quitte, mais c'est pour vous que je m'en vais et vous sentirez comme par le passé, mieux encore, le bienfait de ma présence. »

De plus, puisqu'ils l'aiment — et il le sait — ils devraient se réjouir de son départ, car pour lui c'est le début d'une ère de gloire et de félicité. A cette pensée la joie doit leur faire oublier leur chagrin ou du moins l'adoucir. Ils lui donneront ainsi une preuve nouvelle du désintéressement de leur amour.

Troisième motif de consolation, la séparation ne sera pas de longue durée ; le Sauveur reviendra bientôt et pour leur plus grande joie. « Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus » ; c'est la Passion et la mort que Jésus ne désigne pas plus expressément, afin de ne pas troubler les Apôtres suffisamment attristés. « Encore un peu de temps et vous me reverrez » ; ce seront les jours qui suivront la Résurrection, où il leur donnera jusqu'à l'Ascension la joie de le contempler dans la splendeur d'un Ressuscité. — Et puis les jours d'ici-bas passent vite. Ils le retrouveront bientôt, à leur tour, dans une gloire préparée par lui et méritée par eux.

Enfin il leur promet un cadeau divin. Il leur enverra le Saint-Esprit. Autre lui-même, Dieu comme lui, faisant comme lui partie de la Trinité sainte, prolongement de son amour pour eux et continuateur de la mission qu'il a inaugurée près d'eux, il tiendra sa place, il les assistera, les conseillera, les défendra, sera un Paraclet. Il les formera et les mettra en pleine possession du trésor infini de la foi ; il leur suggèrera et leur fera comprendre tout ce que lui leur a enseigné ; il étendra même le champ de leurs connaissances, car « je lui laisse le soin de vous apprendre ce que j'ai encore à vous dire et que vous ne pouvez encore porter. » Il les défendra contre le monde, car il convaincra celui-ci de péché, d'injustice et de mensonge. Enfin il « rendra témoignage de lui, » le Sauveur, et leur donnera ainsi la certitude absolue qu'ils sont dans la vérité.

Quant aux persécutions, elles ne leur seront pas évitées, mais il les encourage, car un mal prévu est moins redoutable ; et la réalisation de la prédiction

prouvera que ce mal arrive par la permission de Dieu.

Du reste, pourquoi se plaindraient-ils ? Lui-même sera mis à mort par les Juifs à cause de la religion et y a-t-il pour eux de plus grande gloire que de lui ressembler ? C'est parce qu'ils se sont donnés au Sauveur qui les a séparés du monde, que celui-ci les poursuivra ; c'est parce qu'ils continueront l'œuvre du Christ et l'amplifieront que le monde les haïra. Comment ne seraient-ils pas fiers de cette destinée ?

II. — *A-t-il tenu parole ?*

Comment en douter ? La mort est venue et pendant quelque temps ce fut, pour les Apôtres, dans sa disparition, une souffrance extrême. Ils l'ont revu, et leur joie fut grande. Il est parti ensuite, mais ils ont reçu l'Esprit Saint, l'Esprit de vérité, celui qui leur apprit tant de choses et les établit docteurs, destinés à enseigner au monde les secrets de la Révélation. Ils ont senti les bienfaits de sa présence et ont supporté, la joie dans l'âme, les souffrances les plus invraisemblables. Ils ont fondé l'Eglise et ont ainsi semé les dons surnaturels dans les cœurs éclairés par leur doctrine et sanctifiés par les sacrements dont ils avaient reçu les pouvoirs. Point par point, tristesses et consolations sont venues manifester la vérité de la parole du Sauveur, la perpétuité de son amour, en attendant que la lumière éternelle les récompense définitivement et les établisse en la place que leur Maître était allée leur préparer.

Chose plus merveilleuse encore.; ces promesses et ces consolations assurées aux Apôtres se sont étendues à travers le monde et ont rempli les âmes des croyants. De même qu'il est mort pour tous, c'est à tous qu'il pensait, c'est à tous qu'il s'adressait, c'est tous qu'il voulait avertir et consoler. Et c'est tous en effet qu'il console et soutient.

* *

Le temps présent devrait être celui de la foi pure, de l'obscurité et de la patience. Mais la tendresse de Jésus ne peut se résigner à attendre l'éternité pour se manifester à ses enfants. Il n'est pas une âme livrée à son amour qui ne connaisse cette mystérieuse intimité, ce cœur à cœur délicieux qui s'établit entre lui et elle dès cette terre. Cette communication surnaturelle a pris dans certaines âmes des proportions stupéfiantes. Laissons, ou plutôt ne parlons que pour mémoire de l'amour même sensible, de la tendresse étonnante manifestée par le divin Sauveur aux Thérèse, aux Gertrude, aux Mechtilde, aux Marguerite-Marie, aux Pascal Baylon, aux Gérard Majella et à tant d'autres ; qui donc parmi nous oserait prétendre que N.-S. n'a jamais eu à son égard que des rapports de sévérité, de justice ou d'autorité ? Que de fois au contraire, n'a-t-il pu se plaindre qu'à ses avances nous ne répondions que par l'indifférence ou les distractions ? Que d'autels, d'où sortent d'habitude ses appels d'amour, restent entourés de cœurs froids, secrètement hostiles, consciemment défiants, sans aucune délicatesse ? Que de paroisses, que de couvents même, où il ne se trouve guère d'âmes à qui il puisse se confier, avec qui il puisse s'entretenir à l'aise et dans l'intimité, parce que entre elles et lui se glisse toujours l'éternel et insupportable « moi » qui éteint tout élan.

Rentrons en nous-mêmes et demandons-lui d'être des âmes qui ont compris ses désirs d'amour pur et désintéressé et qui s'efforcent d'y répondre. Ainsi soit-il.

CAUSERIES SUR LA MESSE

XIV

LES OFFRANDES A L'OFFERTOIRE [1]

Mes frères,

C'est une question de « gros sous » — ou plus exactement — de « francs papier » que je traiterai ce matin en vous parlant de notre *offertoire actuel.* Mais auparavant, pour bien disposer vos oreilles, écoutez cette histoire authentique relatée dans la vie du Pape S. Grégoire.

Un dimanche, une dame de l'aristocratie romaine, au moment de communier de la main du pape, ne put réprimer un sourire. Ce que voyant l'austère pontife lui refusa la communion et, après la célébration, il convoqua la coupable au secretarium (ainsi nommait-on la sacristie) pour lui demander compte de son irrévérence. Toute confuse, la matrone répondit qu'elle avait reconnu dans les saintes espèces le pain même qu'elle avait fait de ses mains et présenté à l'offrande. Et il lui avait paru incroyable que ce que ses mains avaient pétri lui fût rendu comme le corps du Seigneur. S. Grégoire profita de cet incident pour instruire son peuple de la réalité de la présence sacramentelle du Christ.

Assurément, l'anecdote serait plus édifiante si la bonne dame avait répondu qu'elle n'avait pu contenir sa joie de trouver dans cette coïncidence une attention du Seigneur en retour de son offrande. Du moins, est-ce la leçon que nous pouvons retenir de l'acte de l'offertoire, tel qu'il était pratiqué chez les premiers chrétiens, tel que je vous l'ai décrit dans ma précédente causerie. Il y avait un échange véritable entre les dons des fidèles, apportant le pain et le vin du sacrifice à l'offertoire et le don que Jésus leur faisait de son corps à la communion. Le corps et le sang du Christ, nourriture de leur âme, prenaient pour véhicule le pain et le vin gagnés par leur travail de tous les jours. Bref, à l'offertoire, sous le symbolisme très expressif du pain et du vin, les fidèles jadis offraient toute leur vie, s'offraient eux-mêmes et Dieu, qui n'est jamais en retard pour la générosité, à la communion se donnait à eux en échange à travers ces mêmes apparences du pain et du vin.

Je vous explique pourquoi bien vite disparut de notre liturgie, au IXe siècle, ce rite si expressif de l'offrande du pain et du vin : multiplication des messes privées, emploi exclusif du pain azyme, et aussi, il faut bien le dire, les prêtres préférèrent offrir à l'autel des pains mieux préparés que ceux, nécessairement disparates, apportés par les assistants, et du vin qui ne soit pas le produit de nombreux mélanges.

Aussi, dès le VIIIe siècle, les chrétiens commencent à remettre au prêtre au moment de l'offertoire des aumônes en argent pour remplacer le pain et le vin qu'ils n'apportaient plus. Et au début du XIe siècle, le pape Grégoire VII fait une obligation à tout chrétien quand il assiste à la messe de faire effort pour offrir à Dieu *aliquid,* « quelque chose ». Ce quel-

[1] Cette causerie, annoncée le 27 mars, par erreur, a été omise dans le no du 17 avril ; elle doit s'insérer normalement avant la XVe : *Prières de l'offertoire,* parue à cette date.

que chose est probablement une pièce de monnaie. Et c'est ainsi que très rapidement l'offrande de dons en nature fut remplacée par un honoraire offert au célébrant et par la quête faite parmi l'assistance, au début de l'offertoire.

I. — *La quête*

Parlons d'abord de la fameuse quête, — scandale pour certains — abus manifeste dans certaines églises, où elle détourne du St-Sacrifice, surtout si elle est répétée plusieurs fois (chaises, etc...), marche triomphale du plateau de quête scandé par les coups de hallebarde du Suisse qui attire toute l'attention. Mais la quête fait partie de la liturgie de la messe. Voilà un vestige de l'ancienne procession d'offrande. Cette quête, en vérité, représente la participation matérielle des fidèles au sacrifice. Ils donnent (quelle que soit la destination spéciale de la quête) quelque chose d'eux-mêmes pour subvenir à l'entretien de l'autel, à la perpétuité du St-Sacrifice parmi eux. Le billet, plus ou moins gros, que vous mettez dans le plateau de la quête au moment de l'Offertoire, est le fruit de votre travail ou un léger prélèvement sur votre épargne dont vous vous dessaisissez pour perpétuer sur la terre le sacrifice de Jésus-Christ. Et en retour, Jésus va sanctifier votre besogne, car c'est votre vie quotidienne, votre vie encombrée d'occupations profanes que son sacrifice entend transfigurer pour en faire une hostie de louange. Au surplus, puisqu'une part de vos dons doit revenir aux pauvres, y a-t-il meilleure préparation à la communion eucharistique que de partager vos ressources matérielles avec ceux qui sont moins favorisés que vous ?

Votre modeste contribution matérielle n'est donc pas vaine. La preuve, ce texte que je tire de la secrète du mardi de la Pentecôte : « Que l'offrande du présent que voici, Seigneur, nous purifie et nous rende dignes de participer au sacrifice ! »

Inconvenance du *petit sou*, — il y a quelque temps, déjà ! — ou même de la petite pièce de 20 sous, que personne ne veut et que l'on offre généreusement au Seigneur-Dieu ! — Offrande proportionnée à sa fortune ; examen de conscience ; la dépense dominicale : cinéma, — consommation, — plaisirs, — vie de l'âme ? sacrifice du Seigneur ? pour mon église ?

En conclusion, c'est donc en esprit d'offrande liturgique qu'il convient de donner à la quête. Pour vous y aider, la quête sera toujours faite dorénavant non au *Credo*, mais à l'offertoire (donc, pas distraction, geste liturgique), à l'endroit où jadis se plaçait la procession. Elle sera terminée assez tôt pour que le plateau soit présenté à l'autel dans un geste d'offrande au moment où le prêtre lit la Secrète, cette prière qui vise précisément les dons que vous venez de faire. Dans les messes de groupements d'A. C., une coutume se crée peu à peu à l'offertoire, d'un symbolisme très expressif : les fidèles apportent leur petite hostie, qui les représentent à l'autel et la dépose, sur la patène à côté de la grande hostie du prêtre. Très bien : et possible dans une petite assemblée. Mais, croyez-moi, la quête bien comprise dans un geste d'offrande liturgique, c'est encore mieux : la petite hostie ne vous appartient pas ; là, vous donnez quelque chose de vous-même qui vous représente réellement.

II. — *Les intentions de messes ou honoraires*

Vous savez en quoi cela consiste. En demandant à un prêtre de célébrer la messe à une intention déterminée, les fidèles lui remettent une offrande en argent. Pris matériellement et mal interprété, cet usage peut choquer la délicatesse chrétienne. On songe volontiers au mot de S. Pierre : « Vous n'avez pas été rachetés par l'or et par l'argent corruptibles mais par le sang précieux du Christ, l'Agneau immaculé. »

Là encore, pour bien comprendre cet usage reçu et approuvé par l'Eglise, il faut le rapprocher de l'offrande antique. Aussi bien le voit-on apparaître dans l'histoire à mesure que disparaît la forme primitive de l'offrande.

Jadis, certains apportaient une offrande en nature, pain et vin du sacrifice, afin que la messe fût célébrée spécialement à l'intention qu'ils indiquaient au célébrant. Ainsi, ils marquaient, par cette offrande, leur volonté de s'associer plus étroitement à la messe. Et l'Eglise l'entendait de la sorte, elle qui, au « Memento », priait spécialement pour eux en ces termes : « Souviens-toi, Seigneur, de tes serviteurs et de tes servantes qui t'offrent ce sacrifice de louange pour eux et pour tous les leurs ». Voilà ce que sont d'abord les honoraires de messes : ils sont l'offrande des éléments matériels du sacrifice et, à ce titre, ils méritent à ceux qui font l'offrande un souvenir spécial dans la prière de l'Eglise.

Mais un autre caractère de l'offrande antique, c'était d'être surabondante. Je m'explique : d'ordinaire, les fidèles offrent beaucoup plus de pain et de vin qu'il n'en faut pour la communion. Aussi le diacre met-il de côté la partie de l'offrande qui servait pour la messe, le reste servant à l'entretien du clergé et des pauvres de la communauté chrétienne. Tel nous apparaît encore l'usage actuel des honoraires de messe ; comme l'offrande antique, il est surabondant ; il ne subvient pas seulement au service liturgique, il subvient encore à la vie du clergé. Mais, subvenir à la vie du clergé, n'est-ce pas encore assurer la permanence du sacrifice eucharistique et par conséquent, n'est-ce pas mériter à un titre spécial la prière liée à ce sacrifice ?

Voilà l'idée exacte qu'il faut nous faire des honoraires de messe. Ce n'est pas le paiement de la messe (« je viens payer ma messe », mauvaise formule). La messe ne se vend pas ; le prix d'une seule messe a une valeur infinie. Les intentions de messe sont une offrande faite à Dieu, en argent, pour remplacer l'offrande en nature apportée autrefois par certains pour que le St-Sacrifice fût célébré à leur intention. C'est à ce titre que le prêtre les reçoit pour les faire servir à son entretien ou à l'entretien du culte. Il faut donc les donner en esprit de culte, en esprit de sacrifice eucharistique.

* *

Et c'est par là que nous terminerons. Entendez bien, m. f., la valeur purificatrice de votre don matériel, tient à ce qu'il est l'indice de votre offrande intérieure. Si nos offrandes matérielles ne sont pas l'expression de la générosité de nos âmes, de notre volonté d'offrir au Père toute notre vie, plutôt que de renoncer au péché, de combattre en nous les tendances qui ne s'harmonisent pas avec la volonté du Père, d'unir nos souffrances et nos sacrifices à la grande immolation du Calvaire qui se renouvelle à la messe, elles sont de peu de valeur. C'est sur quoi vont insister les prières pendant l'Offertoire que nous analyserons dimanche prochain.

PLAN DE RETRAITE POUR RENOUVELLEMENT DES PROMESSES DU BAPTEME

2e Jour

V

1o LA CONFIRMATION

Confirmation qui augmente en nous la grâce du baptême et transforme le caractère de simple chrétien en caractère de parfait chrétien.

* *

1. *Accroissement de la grâce du baptême.* — Il ne s'agit pas seulement de la grâce sanctifiante qui nous fait enfants de Dieu : tous les sacrements augmentent cette grâce. Il s'agit surtout de la grâce propre au baptême, celle qui nous aide à vivre en chrétiens. La Confirmation nous donne la grâce de vivre en parfaits chrétiens ; la grâce qui nous fait surmonter les plus grandes difficultés. Signification de la matière, des rites, de la personne même du ministre de la confirmation. Matière : huile, éclairer, adoucir, fortifier (les athlètes) ; le baume (parfum des vertus); le soufflet (support des injures et des épreuves) ; le ministre ordinaire (l'évêque, c'est-à-dire le plus haut dignitaire de l'Eglise). La confirmation, parce qu'elle couronne le baptême, émane ainsi du plus haut pouvoir qui soit dans l'Eglise catholique. Moins nécessaire que le baptême, elle lui est, en quelque sorte, supérieure.

2. *Transformation du caractère.* — De simple disciple du Christ, le confirmé devient soldat du Christ. Confirmation : mission, pouvoir de lutter, aux côtés des ministres du Christ, pour l'extension du royaume de Dieu sur la terre. Déjà, dans l'A. T., Dieu avait de ces vaillants qui combattaient pour lui : Moïse, Josué, Samson, David, et plus tard, le vieillard Eléazar, Judas Machabée ; parmi les femmes, Judith, Esther, la mère des sept Machabées. Mais dans le N. T. l'œuvre du Saint-Esprit est plus visible : de craintifs et d'ignorants, les apôtres, après avoir reçu le St-Esprit, deviennent des prédicateurs hardis de l'Evangile. Le St-Esprit agit en eux, par eux.

Ainsi de nous. Transformation par l'Esprit-Saint, par l'abondance de ses dons. A mesure que nous avancerons en âge, la présence de l'Esprit doit se manifester davantage. Jusqu'ici nous avons pu penser catholique ; désormais, nous *agirons* catholique.

3. *Comment agir catholique.* — Nous penserons que nous ne sommes pas seuls à sauver. Dieu nous a confié quelque peu le salut de notre prochain. Si notre propre salut doit nous préoccuper, celui des autres ne peut nous laisser indifférents. Jésus l'a dit.

Développer en nous l'action des dons du St-Esprit : dons qui perfectionnent l'intelligence et qui créent en nous l'esprit de foi et de prudence chrétienne. — Dons qui perfectionnent la volonté et qui développent en nous l'esprit de dévouement et de charité. Agir en tout avec esprit de foi, pour donner le bon exemple et entraîner ainsi les autres à mieux servir Dieu. Agir en tout avec esprit de dévouement et de charité pour nous faire aimer des autres et par là faire aimer Jésus. En classe. En famille. En vacances. En groupements pieux (croisade eucharistique) ; sportifs (guidisme) ; action spécialisée (jocistes) ; etc.

* *

C'est dès maintenant qu'il faut prendre ces bonnes directions. Il serait trop tard de commencer plus tard. Temps perdu irréparable. Mon Dieu, à vos ordres, je ne suis pas seulement votre servante, je suis votre soldat pour combattre le bon combat en votre faveur.

VI

LA MORTIFICATION

La prière répond aux premières exigences du baptême. L'esprit de *mortification* répond aux exigences de la confirmation.

* *

1. — *L'ennemi du service de Jésus-Christ : notre égoïsme.* — Cet égoïsme se manifeste dans nos tendances défectueuses, nos défauts, nos habitudes mauvaises, surtout nos péchés. Si nous ne renonçons pas... nous ne serons pas les disciples de Jésus ; à plus forte raison ses soldats. Voyons ce que fait le soldat ; il obéit ponctuellement. Manœuvre uniforme de tous les soldats ; ils n'ont pas de vie personnelle pour combattre ; ils suivent la direction imposée par le général. Image de la discipline morale et religieuse qui s'impose aux chrétiens revêtus du caractère de soldat de Jésus-Christ. L'égoïsme est le pire ennemi de cette discipline.

2. — *Pas de moule uniforme cependant.* J'ai parlé d'armes : image assez lointaine cependant ; car les armes du Christ n'imposent pas à chaque soldat de Jésus un moule de pensées et d'actions qui supprimerait à chacun son tempérament personnel. Dieu merci, il ne s'agit pas de faire de vous des automates, les unes toutes pareilles aux autres dans l'uniformité d'un réglement rigide. Là n'est pas l'idéal du caractère de soldat de Jésus-Christ par la confirmation. L'Esprit - Saint respecte votre personnalité, vos qualités individuelles, les traits de votre vie naturelle.

Prenez histoire de la sainteté dans l'Eglise : aucun saint ne ressemble à l'autre. S. Ignace de Loyola, si sévère et si austère ; S. Philippe Néri, si gai et si jovial ; S. Jean Bosco, si... débrouillard et n'hésitant jamais à faire... un miracle pour se tirer d'affaire. Il s'agit de se faire à chacun son idéal.

3. — Mais les différences de tempéraments et de personnalités doivent, pour répondre à l'idée du parfait chrétien, du soldat de J.-C., avoir un lien commun : réfréner en nous ce qui peut s'opposer à l'épanouissement de la vie chrétienne en nous, c'est-à-dire aux manifestations de l'égoïsme. Nous avons beaucoup ou peu de défauts issus de l'égoïsme; mais nous en avons. Ce sont ces défauts qu'il s'agit d'abord de réduire et *de mortifier*.

Le vrai moyen pratique d'y parvenir est de les combattre non tous ensemble, mais un à un. Pas tous ensemble : qui trop embrasse mal étreint. On ne court pas deux lièvres à la fois. Trop difficile de rompre un faisceau. Un seul défaut, combattu avec persévérance, avec opiniâtreté et par des moyens efficaces. Exemple de S. François Borgia. Examen spécial de conscience (particulier) ; utilisation de la confession régulière (quelques avis à ce sujet) ; enfin résolutions et préparations des communions. Le « Goliath » doit être abattu. Nous, petits David, mais forts de la grâce divine.

* *

Donnez-moi, mon Dieu, la connaissance de mes défauts et le courage nécessaire pour les combattre. Que je comprenne votre parole : celui qui ne prend pas sa croix pour me suivre ne peut être mon disciple.

PANEGYRIQUE DE SAINTE JEANNE D'ARC

RESSEMBLANCE ENTRE SA VIE ET CELLE DU CHRIST

Mes frères,

On est frappé, quand on se penche sur la figure auréolée de notre sainte nationale, de noter la ressemblance frappante qui existe entre la vie de cette petite paysanne et celle du Christ lui-même. Jésus dira et répètera, jusque dans les affres de son agonie : « Père, non pas ma volonté, mais la vôtre ». La bergère de Domremy, la guerrière d'Orléans, la prisonnière et la martyre de Rouen tiendra-t-elle un autre langage ? Non. Partout et toujours elle se proclamera l'envoyée de Dieu, elle entraînera ses soldats au cri de « Dieu le veut », et jusque sur son bûcher elle proclamera devant la mort que ses voix étaient de Dieu et qu'elle n'a agi que pour obéir à son Seigneur et Maître.

Il nous sera facile et fructueux de la contempler dans sa vie cachée, acceptant la volonté de Dieu ; dans sa vie publique, accomplissant cette volonté qui pèse tant à sa nature ; dans sa passion, se soumettant filialement au décret divin qui va faire d'elle une martyre.

I. — *Vie cachée : elle accepte la volonté divine*

La première partie de son existence, que nous appellerons sa vie cachée, se divise en trois étapes : elle se prépare avec simplicité et piété ; elle écoute la voix d'En-haut avec joie et tremblement ; elle obéit, parce qu'elle a accepté, avec énergie et déchirement.

a) Elle se prépare avec piété et simplicité. — Rien ne la distinguait apparemment de ses compagnes de Domremy : elle faisait son devoir d'enfant pieuse, obéissante, laborieuse et charitable. « J'ai toujours vu Jeannette, dira d'elle une de ses marraines (on en avait alors plusieurs), une fille bonne, simple, craignant Dieu ; elle était bien instruite dans les mystères de la foi pour une fille de sa condition. Dans la maison de son père, elle filait le chanvre et la laine, et, quand c'était le tour de la famille, elle gardait le bétail communal à la place de son père ».

Une seule chose la différenciait de ses compagnes : on ne la rencontrait jamais dans les lieux où les jeunes s'assemblaient pour danser autour de l'arbre des fées. Elle aimait mieux son foyer, ses brebis, son église ; en marquant son peu d'attrait pour des divertissements qui deviennent si facilement coupables, elle témoignait ainsi d'une horreur instinctive pour tout ce qui pouvait ternir, même légèrement, le miroir translucide de son âme.

C'est ainsi qu'en priant et en travaillant elle se prépare à accueillir la volonté de Dieu, quand elle se fera connaître.

b) Elle écoute avec joie et tremblement. — L'heure que Jeanne ignore va bientôt sonner, où la miséricorde de Dieu va se pencher sur la grande pitié du royaume de France.

Ecoutons Jeanne elle-même nous raconter l'événement, puisque les actes du procès de Rouen nous en ont conservé le témoignage.

« Lorsque j'avais treize ans, j'ai eu une voix de Dieu pour m'aider à me gouverner ; et la première fois j'eus grand peur. Cette voix vint vers midi, en été, dans le jardin de mon père ; j'avais jeûné la veille. (Admirons en passant la générosité des petites chrétiennes d'alors !) J'ai entendu cette voix sur la droite, du côté de l'église, et je l'entends rarement sans voir une clarté. Cette clarté est du côté où la voix se fait entendre, et elle est habituellement très vive. La première fois que j'ouïs cette voix, je vouai ma virginité, tant qu'il plairait à Dieu.

« J'ai eu confort de S. Michel : c'est lui qui m'apparut le premier. Je l'ai vu de mes yeux ; il n'était pas seul, mais bien accompagné d'anges du ciel. Je les ai vus des yeux de mon corps aussi bien que je vous vois ; et quand ils s'éloignaient de moi, je pleurais et j'aurais bien voulu qu'ils m'emportassent avec eux.

« A la première fois, je fis grand doute si c'était S. Michel et j'avais grand peur. Je le vis maintes fois, avant que je susse que ce fût S. Michel... Depuis il m'enseigna et montra tant que je crois fermement que c'était lui.

« Sur toutes choses S. Michel me disait que je fusse bonne enfant et que Dieu m'aiderait ; et, entre autres choses, que je vinsse au secours du roi de France. Et me racontait l'ange la pitié qui était au royaume de France. S. Michel me dit que saintes Catherine et Marguerite viendraient à moi et que je fisse leur conseil. »

J'ai tenu à laisser à ce récit son émouvante simplicité : Jeanne nous livre son grand secret avec une candeur débordante de sincérité. Elle écoute avec une joie indéniable les échos que le ciel lui apporte ; elle contemple, surprise, ce spectacle qui la ravit, au point qu'elle en pleure, quand il prend fin ; mais déjà elle mesure la portée de cette Annonciation qui l'apparente à la Vierge très pure, parce qu'elle sait que le *fiat* qu'elle va prononcer et que Dieu attend d'elle, — comme il attendait celui de Marie —, est l'acceptation d'une gloire qu'il faudra payer bien cher. Et Jeannette tremble, elle hésite devant cette aube chargée d'inconnues qui se lève à son horizon ; et comme elle sait son Evangile, elle se rappelle qu'avant le triomphe de l'Ascension, Jésus connut l'agonie et les souffrances du Calvaire.

Elle écoute avec joie et tremblement les voix d'En-haut qui lui disent de par Dieu : « Va, fille de Dieu, va sauver la France ! »

c) Elle obéit avec énergie et déchirement. — Mais les Anglais poussent leur triomphe, et bientôt l'heure sonnera, si Dieu n'y met la main, où la couronne de France ceindra le front d'un prince étranger.

Jeanne va obéir avec énergie et déchirement.

Elle sent bien, devant l'insistance de ses voix, qu'elle n'a plus le droit de résister. Une occasion se présentant à elle d'aller à Vaucouleurs, elle la saisit.

Je ne vous redirai pas les railleries grossières dont l'accabla Robert de Baudricourt : avait-il complètement tort ? Quel secours pouvait apporter cette paysanne, présentée par un parent paysan comme elle, avec sa robe de droguet rouge ? Nous étions malheureux ; raison de plus pour ne pas devenir ridicules ! « Souffletez-moi cette gamine, dit Baudricourt à Laxart, et reconduisez-la à son père ». Ce préambule était vraiment peu engageant, avouons-le.

Nous étions en mai 1428. Les voix vont redoubler leurs instances, tant et si bien qu'aux premiers jours de l'année 1429, le cœur serré, fuyant son père et sa mère (son père n'avait-il pas dit qu'il préfèrerait

la noyer de ses propres mains que de la laisser aller combattre avec des gens d'armes ?), laissant là tout ce qu'elle aimait, avec l'impression d'un adieu définitif, elle reprit la route de Vaucouleurs.

L'entourage de Baudricourt se laissa toucher ; le peuple lui-même, avec son intuition merveilleuse, comprenait qu'une telle insistance ne relevait pas d'un banal imprévu, et se remuait en faveur de l'expédition. Baudricourt hésitait toujours.

Au début de février, Jeanne se présenta de nouveau chez lui : « Au nom de Dieu, lui dit-elle, vous tardez à m'envoyer. Aujourd'hui le Dauphin a eu près d'Orléans un grand dommage, et il sera en grand danger de l'avoir plus grand, si vous ne m'envoyez vers lui ». La défaite, à laquelle Jeanne faisait allusion, ne devait être connue que plusieurs jours plus tard. Quand Baudricourt sut que Jeanne en avait eu connaissance sans moyens humains, son doute tomba. Sans grand enthousiasme, pour ne pas résister à une volonté qu'il sentait désormais peser sur lui, il prépara l'expédition et fournit à Jeanne l'escorte et les moyens matériels de se rendre à Chinon où se trouvait le roi.

Croyez-vous, m. f., que l'enthousiasme de Jeanne fût plus grand que celui de Robert de Baudricourt ? On en peut douter ; mais elle se savait le soldat de la volonté divine, avant même d'être le soldat de la France et elle marchait droit devant elle, forte de la confiance inébranlable de ceux qui suivent le chemin que Dieu leur a tracé.

Elle s'est préparée avec piété et simplicité ; elle a écouté ses voix avec joie et tremblement ; et puis elle a obéi avec énergie et déchirement. En toute vérité, elle aurait pu dire à ceux qu'elle aimait, comme Jésus lorsque Marie le retrouva au temple de Jérusalem : « Ne savez-vous pas que je dois m'occuper des choses de la gloire de mon Père qui est dans les cieux ? »

II. — *Vie publique : elle accomplit la volonté divine*

Le sort en est jeté. C'en est fini pour Jeanne de la vie cachée ; comme son divin Maître, elle aborde la vie publique, n'ayant plus qu'un seul but : sauver son pays en accomplissant la volonté divine.

Dans l'impossibilité où nous sommes de la suivre partout où l'entraîne le vouloir divin, nous jalonnerons sa route en nous arrêtant à trois grandes étapes : à Poitiers, qui verra l'épreuve de sa foi ; à Orléans, qui fournira au roi et aux soldats la preuve de sa mission ; à Reims, qui en marquera le couronnement.

a) Poitiers, épreuve de sa foi. — Vous savez de quelle manière pour le moins surprenante elle reconnut le Dauphin à Chinon, parmi les courtisans, malgré le subterfuge employé. Jeanne alla droit à lui et lui révéla un secret connu de lui seul. Il se réjouit « comme s'il eût été visité par le Saint-Esprit », c'est lui qui l'avoue. Il est ébranlé, certes, mais sous la pression de son entourage qui demeure sceptique, il ne décide qu'une seule chose : Jeanne sera soumise à l'examen des docteurs siégeant à l'université de Poitiers.

Encore un délai, et la France se meurt ! Jeanne le sait bien, ses voix le lui redisent sans cesse. Que faire, sinon accepter cette nouvelle épreuve ?

On la vit dans la ville de Poitiers ce qu'elle avait été partout ailleurs « moult de vie sainte, buvant et mangeant comme rien, se confessant souvent et recevant la sainte communion ». Les interrogatoires des théologiens furent longs, si bien qu'elle en manifesta son mécontentement. « Je ne sais ni A ni B, leur répétait-elle, mais je sais que je viens de la part du Roi des cieux pour faire lever le siège d'Orléans. Je suis lasse de tant d'interrogatoires ; on m'empêche de faire ce pour quoi je suis envoyée. Il est temps de besogner ; le moment d'agir est venu. »

Elle parle à ces doctes examinateurs avec une liberté à laquelle ils ne sont guère accoutumés de la part d'une fille des champs : « Il y a, leur dit-elle, dans les livres de Notre-Seigneur plus que dans les vôtres ». Au Frère Séguin qui lui demande en patois limousin quelle langue parlaient ses voix : « meilleure que la vôtre », répond-elle. Et comme il s'inquiète de savoir si elle croyait en Dieu, il s'attire cette réponse directe : « Mieux que vous ! »

En fait tous les membres de la commission, même Frère Séguin, furent d'avis « qu'encore que les choses dites par Jeanne furent étranges, le roi devait s'y fier et exécuter ce qu'elle disait ».

A Poitiers Jeanne a subi vaillamment l'épreuve de sa foi.

b) Orléans, centre de sa mission. — Mais les événements marchent et les Anglais accusent de nouveaux succès. Voici l'heure de Jeanne, l'heure centrale de sa mission.

Forte désormais de l'appui royal, elle réunit assez péniblement un corps de troupes à Tours et à Blois. Jeanne fit confesser ses hommes, bannit impitoyablement des camps les femmes de mauvaise vie et s'attaqua même à la lutte contre le blasphème : elle voulait des âmes propres pour les associer à sa mission salvatrice. Son ascendant sur les troupes devint rapidement prodigieux. Ce fut en vérité un curieux spectacle de voir cette armée s'avançant autour d'un étendard sur lequel étaient brodés les noms de Jésus et Marie, au chant du *Veni creator*, l'hymne à l'Esprit-Saint !

Le 29 avril, elle fit son entrée dans Orléans assiégée ; le 30, après avoir assisté au conseil de guerre, elle fit aux Anglais sommation de se retirer. Le 1er mai, elle couvrit une sortie de Dunois. Le lundi 2, elle reconnut les fortifications élevées par l'ennemi. Le mardi 3, Invention de la Sainte Croix, fête patronale de la cathédrale d'Orléans, elle pria, elle alla, comme elle disait, consulter « son conseil ». Le matin du 4, on attaqua la bastille de Saint-Loup, sans avoir prévenu Jeanne. « En nom Dieu, dit-elle, c'est mal fait. Pourquoi ne m'avoir pas éveillée ? Nos gens ont bien à besogner. Apportez-moi mes armes et amenez-moi mon cheval ». Et, se tournant vers son page : « Ah ! sanglant garçon, vous ne me disiez pas que le sang de France fût répandu ! où sont ceux qui me doivent armer ? Le sang de nos gens coule à terre ». Le soir de ce jour la bastille de St-Loup était prise et brûlée. Le 5, jour de l'Ascension, nouveau conseil de guerre, nouvelle sommation aux Anglais. Le 6, elle s'empara des Augustins. Le lendemain 7, malgré l'opposition de principe des chefs militaires qui demandaient un mois pour accomplir l'opération, les Tourelles étaient prises et Orléans enfin désassiégée ». Elle avait dit aux siens : « Quand je toucherai la muraille avec mon étendard, entrez, tout est nôtre ». Et tout avait été nôtre, selon sa parole ! Imaginez la joie de ce peuple et l'ardeur du *Te Deum* qui bondit jusqu'aux voûtes de la cathédrale !

Mais Jeanne entend pousser à fond son triomphe. Le 12 mai, elle prend Jargeau ; le 16, c'est le tour du pont de Meung ; le 18, elle occupe Beaugency,

et le 19 elle entre dans Patay.

La France revivait, enfouissant dans ses souvenirs douloureux les noms de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt. La délivrance d'Orléans effaçait d'un seul coup toutes ces taches sanglantes dans le ciel de France, et cette résurrection, d'autant plus douce aux cœurs des Français qu'elle était plus inespérée, était l'œuvre d'une jeune fille ignorant tout des sciences humaines et de l'art militaire, n'ayant pour armes conquérantes que son étendard, la sainteté de sa vie virginale, et la « benoîte » volonté du Dieu qui protège la France !

c) Reims, couronnement de sa mission. — Mais elle sait bien, Jeanne, que sa mission ne s'arrête pas à Orléans : elle doit conduire le Dauphin à Reims et voir couler sur lui l'huile sainte qui consacre les rois.

Vite elle repart, et c'est une belle chevauchée, belle comme la jeunesse, la victoire et l'espérance, qui emporte, qui enlève les nôtres de Gien à Reims. Les campagnes acclament, les villes d'Auxerre, de Troyes, de Chalons et de Reims baissent leurs ponts-levis. Le peuple de France retrouve son roi, et bientôt la cathédrale de Reims, la glorieuse avant d'être un jour la meurtrie, s'apprête pour le sacre du roi. Le jour venu, c'est l'archevêque de Reims qui consacre celui qui dans l'histoire porte le nom de Charles VII. Les voûtes de la cathédrale se soulèvent sous le tonnerre des vivats d'une multitude ivre de joie.

Jeanne est tout près du roi, dans le chœur, tenant à la main son étendard : « Il avait été à la peine, c'était raison qu'il fût à l'honneur ». La cérémonie du couronnement est à peine terminée, que Jeanne, à deux genoux, pleurant à chaudes larmes, jette ce cri de patriotisme et de foi : « Gentil sire, maintenant est exécuté le plaisir de Dieu qui voulait que vous vinssiez à Reims recevoir votre digne sacre, montrant que vous êtes vrai roi et celui auquel le royaume doit appartenir ».

Le plaisir de Dieu, Jeanne a-t-elle jamais cherché autre chose en travaillant au salut de sa chère patrie, à la délivrance d'Orléans, au sacre du roi ? On l'acclame autant que le roi, plus peut-être, car le peuple voit en elle l'artisan providentiel du redressement national et, pour tout dire, la main même de Dieu. Et cependant la guerrière, au soir de ce nouveau triomphe, n'est nullement grisée par le succès, pas plus que par les élans spontanés de tout un peuple en liesse : tandis que la foule exalte son grand cœur, elle se rappelle, dans le secret de son âme, que son Maître connut, lui aussi, le triomphe des Rameaux...

III. — *Vie douloureuse : elle se soumet à la volonté divine*

La rédemption, que ce soit celle d'un homme, d'une patrie ou de l'humanité, se paye cher, et les soldats des causes les plus sublimes comme les plus modestes savent bien que c'est sur une croix où l'on souffre, où l'on donne son sang, où l'on meurt, si telle est la volonté de Dieu, que s'opère cette rédemption.

Cette vérité, Jeanne la connaît par l'Evangile ; mais de longs mois de souffrances les plus variées vont lui en apporter l'irremplaçable expérience, car après sa vie cachée et sa vie publique, elle va connaître désormais et vivre les jours d'angoisse de sa vie douloureuse.

Comme un soldat, fidèle jusqu'au bout à sa consigne, artisan passionné de la volonté de son divin Maître, elle va se soumettre au décret divin qui l'entraînera, par trois étapes douloureuses, la prison, le procès et le bûcher de Rouen, aux sommets du martyre et de la sainteté, et nous montrer en elle le type parfait de la vierge pure, prudente et forte.

a) La prison : la vierge pure. — Elle continue, désormais, contre sa volonté, des expéditions guerrières qui, mal préparées ou contredites par des oppositions plus ou moins déclarées dans lesquelles perce une jalousie trop humaine, échouent. Et la voilà qui rêve de retourner près de son père et de sa mère, là-bas dans la vallée où coule la Meuse ; elle offre en ex-voto sa cuirasse à Messire S. Denys, comme si ses épaules étaient lasses ; son âme demeurée jeûne se prend à regretter son rouet, ses amies, tout ce qu'elle a quitté et pleuré ! Non, Jeanne, non ; laisse faire à Dieu qui te prépare une mort plus grande encore que ta vie...

Le 24 mai 1430, elle était faite prisonnière à Compiègne. Transférée de château-fort en château-fort, elle resta six mois entre les mains de Jean de Luxembourg qui la vendit aux Anglais. Vers la fin de novembre, on la transporta à Rouen dans une prison où elle demeura jusqu'à l'heure de sa mort.

On l'enchaîna comme un malfaiteur, et sa chaîne était rivée à une pièce de bois. Elle eut tout à souffrir, tout. Entourée d'ennemis qui l'épiaient, la raillaient ou lui tendaient des pièges, elle n'avait pas une âme amie à qui elle put se confier et demander conseil.

Encore si sa faiblesse humaine avait pu s'appuyer sur la force divine ! Mais on l'avait sevrée cruellement, sous prétexte d'hérésie, de la sainte communion qu'elle réclamait. Elle en était réduite à épier le son des cloches matinales, que ses bourreaux ne pouvaient empêcher d'arriver jusqu'à son infecte prison, et à unir de loin son sacrifice à celui qui s'accomplissait sur les autels de la cité normande.

Et quand elle rentrait le soir, harassée par des heures du plus tendu des interrogatoires, elle trouvait des bourreaux qui cherchaient à attaquer sa virginité. La vierge pure déjoua leurs pièges les plus astucieux et la prison, qui épuisa son corps, grandit et fortifia encore son âme.

b) Le procès : la vierge prudente. — Le procès qu'on lui intenta dura des mois. Le tribunal était présidé par un évêque chassé de son trône épiscopal par les Français, Pierre Cauchon, de Beauvais. Il était, en toute vérité, vendu aux Anglais : nouvel épisode de la tragédie des trente deniers.

Les actes du procès de Rouen, que l'histoire nous a conservés, sont des plus édifiants. On s'imagine difficilement comment Jeanne put tenir tête aux plus savants maîtres de l'Université de Paris, à ces théologiens et à ces juristes passés maîtres dans l'art de la controverse, qui cherchaient par leurs accusations souvent insidieuses à convaincre l'héroïne d'hérésie.

Jeanne ne se troublait point et ne variait dans aucune de ses déclarations. Imperturbablement elle rendit témoignage à ses voix qui étaient de Dieu. « Je m'en rapporte à Dieu, mon créateur, de tout. Je m'en rapporte à mon juge : c'est le Roi du ciel et de la terre. Si n'était la grâce de Dieu, je ne saurais faire quoi que ce soit ».

A ce mot de grâce, un juge l'arrête pour lui demander si elle était en état de grâce, question embarrassante et compromettante, s'il en fut, aux yeux des théologiens. Vous vous rappelez la réponse aussi exacte que fine de Jeanne : « Si je n'y suis, Dieu m'y mette, et si j'y suis, Dieu m'y garde. Ce serait